

Marek Mosakowski

Université de Gdańsk

Du monologue au polylogue. Le spectre de l'universel dans *Écrire en pays dominé* de Patrick Chamoiseau

La philosophie occidentale a été longtemps dominée par l'obsession du centre et par les innombrables avatars de l'universel. La définition classique de la vérité, celle qui comporte comme condition nécessaire l'équivalence entre la réalité objective et la réalité subjective, est devenue un véritable fétiche des Occidentaux. Harmoniser l'extérieur et l'intérieur, accorder, équilibrer ou concilier les contraires, arranger, ordonner ou coordonner toutes les données de l'expérience humaine, voilà la noble tâche et le noble vocabulaire qui depuis l'antiquité façonnent la conscience européenne et lui donnent sa cohésion interne. Cette sorte de vocabulaire se prête pourtant à la suspicion, car il manifeste l'idéologie du contrôle, de la domination et de l'exclusion. Le rationalisme cartésien exigeant la clarté et la transparence exclut toute espace d'ombre, d'ambiguïté, de polyvalence et particulièrement de superflu. Trouver juste milieu et juste mesure, harmoniser le fond et la forme, effacer tout ce qui déstabilise l'homogénéité, éviter les pièges de la déraison et du désordre voilà les piliers de l'esthétique européenne classique:

Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie¹.

Le message de l'Occident est clair : il n'y a qu'une seule voie qui ne mène qu'à un seul centre, éternel et immuable. Toute déviation de cette voie constitue un danger mortel, une infraction illégitime à la loi et à la vérité se disant absolues. L'impératif catégorique, épitomé des Lumières, prescrit une morale qui se mesure sur les valeurs universelles, valables toujours et partout. Le sujet transcendantal de Kant, effet de la raison pure, réduit l'être humain à une essence parfaitement neutre, une abstraction conceptuelle dépourvue de toutes les contingences spatio-temporelles, y compris le

¹ Boileau, *Art poétique*, [dans:] A. Lagarde, L. Michard, *XVII siècle. Les grands auteurs français. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 1985, p. 340.

sexe, l'âge, la nationalité ou la race. La validité de l'expérience individuelle et le droit à l'altérité se perdent dans un tel contexte unificateur.

Pour Platon, qui favorise la vérité générale au détriment de la vérité particulière, seul digne de gouverner les gens est le philosophe capable d'accéder à la connaissance de l'Absolu. Or cette connaissance, exclusive par définition, cette ascension métaphorique de la caverne souterraine des Troglodytes au soleil éblouissant des sages nécessite un grand effort intellectuel. Elle est le fruit d'un tortueux voyage de la périphérie au centre. Elle réduit le monde pluriel, grouillant de toutes formes, à un fantasme du Même. Telle une alchimie du verbe, cette connaissance transmue les mots et les choses multiples en Logos désincarné et stérile. La mimésis, ou plutôt le mimétisme platonicien signifie le copiage, une reproduction servile du centre par la périphérie, avec son corollaire, le statut privilégié de l'Absolu par rapport au monde pluriel, celui des peuples, des races, des objets divers, de l'histoire, de la différence.

Dans *La République* Platon construit sa célèbre définition de la justice. Selon ses dires elle est la vertu suprême de l'homme, celle qui harmonise et sous-tend pour ainsi dire les trois vertus mineures constitutives de l'âme humaine : la sagesse, le courage et la modération. Or la justice a une grande valeur unificatrice : elle garantit la cohésion de l'être humain individuel aussi bien que de la société. Car pour Platon la société juste est celle où chaque représentant de la périphérie reconnaît le centre comme la source unique du pouvoir, le noyau dur conférant sens et unité à l'ensemble précaire en voie de désagrégation perpétuelle. Dans l'imaginaire occidental, fondé sur la tradition platonicienne, la justice, et toutes ses variantes sémantiques – l'accord, la concorde, l'harmonie ou la paix –, est meilleure que la discorde, le conflit et la guerre. La concorde construit, la discorde ruine, voilà le prototype des multiples proverbes qui abondent dans les langues de toutes les ethnies européennes. La supériorité du consensus (*consentio*) sur la dissension (*discentio*) reste incontestable depuis l'antiquité. C'est une vérité banale, rarement, à quelques exceptions près, remise en question. Mais dans *La condition postmoderne* François Lyotard a soumis la valeur positive du consensus à un nouvel examen. Et, qui plus est, pour lui la supériorité de l'accord sur le conflit constitue non seulement un cliché démodé, mais elle est encore très suspecte. Au dire de Lyotard, le consensus est une pure fiction, une manifestation de la mauvaise foi intellectuelle, un horizon que l'on n'atteint jamais.

Lyotard a provoqué un grand débat sur l'héritage philosophique occidental, un grand conflit sur le conflit, pour ainsi dire. Et pour cause, car *La condition postmoderne* a renversé le mythe du *cogito* cartésien intégral, fondé sur les idées régulatrices de la présence, de la similitude, de l'ordre, de l'unité et de la totalité pour lui substituer un *cogito* désagrégé, fragmenté et pluriel, qui échappe à toute apriorisation, qui existe dans une insécurité irrémédiable et qui cherche un ordre différent, non-arbitraire, un *cogito* conflictuel en désaccord permanent avec lui-même et avec la réalité exté-

rieure². Paul Virilio, fondateur de l'esthétique de la disparition et auteur du livre *La Guerre pure*, proclame, à l'instar de Lyotard, Derrida, Deleuze et Guattari, que la philosophie occidentale, cherchant à préserver l'unité et la pureté de ses systèmes, a refoulé la guerre et le conflit comme valeurs négatives de la vitesse, c'est-à-dire de l'*arché*, du principe moteur de l'histoire. La philosophie occidentale s'est située ainsi hors du monde vécu, déniait à la réalité ultime sa nature profondément conflictuelle. À la raison pure kantienne Virilio oppose donc la guerre pure. Il conclut que la guerre est la seule stratégie qui se présente à l'enquête philosophique pour éviter la falsification de la vérité. Car la vérité selon Virillio n'a rien à faire avec la définition aristotélicienne fondée sur la correspondance. Le conflit, la labilité et la différence remettent en question le primat de l'harmonie, une illusion dangereuse, d'autant plus dangereuse que l'harmonie comporte une stricte hiérarchisation des valeurs, toujours arbitraire et violente.

Les théoriciens de la condition postmoderne, posthistorique ou postcoloniale revendiquent souvent en leur faveur le témoignage d'Héraclite. Le philosophe d'Éphèse, considérant la guerre comme le principe des toutes les choses, n'hésite pas à étendre ce principe à la notion même de l'harmonie. L'Harmonie, au dire d'Héraclite, fondée comme tout sur le désaccord et le changement perpétuel, n'assume jamais une forme fixe et immuable. Grâce à son fondement conflictuel, l'harmonie elle-même est sujette au processus permanent de devenir et de renouvellement. Héraclite tient donc l'équilibre de la fameuse unité des contraires pour illusoire. Nullement préétablie, elle se caractérise plutôt par les qualités dynamiques et énergétiques inhérentes au principe de l'opposition perpétuelle et du différend. Et, qui plus est, l'unité des contraires ne vient pas de l'extérieur. Nulle instance supérieure ne l'impose arbitrairement, car le Dieu d'Héraclite, à l'opposé du Dieu platonicien ou celui de la tradition judéo-chrétienne, immuable et absolu, se renouvelle et se transforme sans cesse comme toutes les autres choses. Le centre fugitif, l'unité qui se désunit et l'accord qui se désagrège à chaque instant constitue le principe immanent de l'univers entier. Le centre héraclitéen s'engage dans un dialogue perpétuel avec la périphérie. Aucune position n'est privilégiée dans ce polylogue. Aucune imitation, qu'elle soit consciente ou inconsciente, aucun copiage ne sont possibles.

Comment donc écrire si le hasard nous a jeté dans un contexte culturel post-colonial ? Comment éviter l'emprise de l'universel, comment échapper à la violence de l'apriorisation et de la hiérarchisation des valeurs imposée par le centre imperméable à la voix de l'autre et à l'altérité ? Comment par l'acte de l'écriture fuir le pays-territoire, pays aux frontières précisément délimitées, fermées et infranchissables par définition ? Comment faire éclater la parole imitative qui nous emprisonne dans la binarité traditionnelle, la parole-postiche qui n'autorise aucune autre différence que celle du simple « renversement idéologique des pôles de l'allégorie manichéenne »³,

² A. Burzyńska, *Anty-teoria literatury*, Kraków, Universitas, 2006, pp. 351-352.

³ L. Moudileno, *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature*, Paris, Éditions Karthala, 1997, p. 23.

où le noir remplace le blanc et le blanc le noir ? Comment donc véhiculer la nouvelle différence, celle fondée sur l'éternel devenir et sur l'harmonie pré-socratique, l'harmonie disloquée et fugitive du polylogue ? Voilà les questions essentielles que Patrick Chamoiseau se pose dans sa touchante autobiographie intellectuelle intitulée *Écrire en pays dominé*.

À l'instar des autres post-modernistes Chamoiseau se choisit son philosophe de prédilection : Héraclite. Le mystère de la parole reconquise et de la force régénératrice de l'écriture réside pour lui dans l'indéfinissable, dans l'explosion universelle des mots et des choses, dans la dissémination du sens et dans le paradoxe sémantique. Fuir l'héritage postcolonial c'est fuir le complexe du dominé, complexe qui consiste à chercher instinctivement un quelconque centre. Faire éclater la mimésis, emprunter la voie du permanent devenir, éviter la concorde, c'est-à-dire la stabilité non-dialectique, voilà le seul chemin à suivre pour le dominé :

Contre polémos, la parole éclatée en équilibres entre des boucles-contraires, aller obscur, c'est-à-dire très offert [...] l'Être en allé devenant [...] toutes choses dans l'Un, et de l'Un dans toutes choses [...] l'énigme connaissante...⁴

Dans son projet de nouvelle écriture, Chamoiseau cherche à restituer l'unité primordiale héraclitéenne entre l'Ordre et le Chaos anéantie par la pensée normative de Platon. Il désire remplacer l'unité mimétique binaire, où la copie correspond à l'original et se reflète dans l'Absolu, par l'unité fluide, une sorte de conscience-miroir multidimensionnelle où tous les signes, toutes les couleurs, toutes les constellations sémantiques et existentielles se mélangent, formant un amalgame hétérogène hors du temps et de l'espace. Hors de l'Universel. Il abolit ainsi les catégories traditionnelles de la raison pure de Kant. Son credo d'écrivain consiste à effectuer une déconstruction radicale de tous les discours, que ce soit le discours Occidental, celui des poètes doudouistes, ou de la Négritude. Disciple d'Octavio Paz, Chamoiseau privilégie l'instantanéité et la simultanée du vécu :

Contre la rupture entre Ordre et Chaos, une conscience-miroir, fluide tantrique, acte-fontaine, mandala des signes, constellation des blancs et des quatre espaces et du présent des temps perpétuels. [...] Tous les signes, tous les lieux, tous les temps [...] en confluences instantanées...⁵

Le rapport entre l'Occident et les peuples dominés est pour Chamoiseau le contraire des « confluences instantanées » de la poétique de la guerre pure. Il signifie le vouloir brutal de la puissance et de la domination. L'Occident est un dessein, un projet raisonné, une entité majeure qui englobe tous les projets mineurs. Mais la stratégie de l'Occident, quelque brutale qu'elle soit, est plus sophistiquée que celle de l'anéantissement total de l'autre. Pour que l'Occident puisse se constituer comme centre normatif, une réalité reconnue à part entière, il faut que les deux adversaires, le Blanc et le Noir, survivent à la lutte. Cette lutte implique la dialectique hégélienne qui n'admet pas les confluences instantanées d'Héraclite, celle où l'un doit avoir

⁴ P. Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, pp. 124-125.

⁵ Ibidem, p. 120.

peur de l'autre et doit lui céder, lui abandonner son propre désir de reconnaissance et satisfaire son désir. En bref, il doit le reconnaître sans être reconnu par lui. Le reconnaître ainsi, c'est le reconnaître comme son Maître et se faire reconnaître comme Esclave du Maître. Dans cette dialectique de la fausse différence pratiquée par l'Occident, l'homme n'est jamais un projet ouvert, labile. Il est toujours, nécessairement et essentiellement, soit Maître, soit Esclave. La fluidité et la labilité tant désirées par Chamoiseau font place à la violence pure de l'assimilation :

Le vieux guerrier me laisse entendre : ... j'ai vu très vite que les Centres s'opposaient entre eux dans le pillage de la Terre, mais qu'ils se rejoignaient de manière invisible dans un projet commun. Cela relativisait tout emplacement géographique pour tendre à faire de l'Occident un vouloir. *Un dessein... (il soupire, camanioc accide)*... On pouvait donc s'y inscrire par la seule forme de sa projection vers le monde. Donc, quel que fût le Centre qui te neutralisait sous son emprise exclusive et brutale, tu te retrouvais d'emblée, sans le savoir, sous domination d'une entité majeure... *(il soupire encore)*... Qu'est-ce que tu dis de cela ?...⁶

L'école coloniale, voilà l'élément essentiel de cette entité majeure de domination et d'assimilation. C'est là où l'enfant colonisé apprenait à se conduire comme un bon sujet colonial qui non seulement parlait français mais qui devait également déclarer sa filiation, ô combien frauduleuse, à « nos ancêtres les Gaulois ». On le gavait de textes qui n'étaient pas écrits pour lui et qui dans la plupart des cas étaient manifestement écrits contre sa dignité d'autre. On le nourrissait de la vérité toute blanche, on lui demandait de s'identifier aux explorateurs et aux maîtres français qui lui apportaient la culture et la civilisation européennes. Le Centre refusait au Noir son regard intérieur et son introspection. On les lui présentait comme purement négatives, pour ne pas dire rétrogrades. On le faisait renoncer à soi, en bref, on lui enlevait le désir d'être l'Autre. Ainsi il devenait le Même, le bourgeois naissant créole qui méprisait ses origines, un être imitatif, assimilé, dominé par la langue, par l'histoire et par l'imaginaire du Centre. Son imitation de la culture européenne impliquait la volonté d'être dominé. Elle était choisie, désirable, intégralement consciente.

À cette première étape d'assimilation opérée par l'école française, Chamoiseau oppose dans *Écrire en pays dominé* la deuxième étape, celle passée du conscient au rang des forces obscures de l'inconscient. Maintenant, le bourgeois martiniquais évolué, un poète doudouiste, par exemple, fier de sa vocation d'intellectuel ou artiste créole, ne veut plus admettre qu'il ne fait que copier. Se disant libéré de l'emprise de l'Universel, à la recherche de sa propre fiction-représentation, il ne sait même pas qu'il imite. Quelques légitimes que soient ses aspirations d'écrivain, l'image que le poète doudouiste se fait de soi-même est une décalcomanie, « (...) les personnages dont il croit représenter la vraie nature, et la voix qu'il croit être la sienne, ne sont que des effets de l'emprise de l'imaginaire de l'Autre sur sa créativité »⁷. L'écriture doudouiste ressemble à Madame Bovary, l'héroïne de Flaubert, une simple paysanne aspirée vers un idéal livresque qui lui était foncièrement étranger. Pareille aux

⁶ Ibidem, p. 43.

⁷ L. Moudileno, op. cit., p. 17.

illusions de Madame Bovary, l'esthétique doudouiste est une esthétique de pseudo-morphose, d'une fausse révéndication de soi.

Les esclaves devenaient des Nègres marron en fuyant les plantations. [...] certains écrivains-doudous avaient chanté leur balan vers la liberté. Ils leur rappelaient Spartacus et autre grand rebelle. Cet héroïsme qui se dresse était conforme aux légendes occidentales, il était donc autorisé. Cela évitait aux écrivains-doudous d'avancer dans la masse nocturne des esclaves demeurés sur les habitations. Quel chant lever de ces échoués sinon celui des geignements? Cette louange du Nègre marron s'étalait comme un baume sur la plaie d'une défaite qu'un dispositif de valeurs colonialistes avait inscrites dans l'ordre des choses. La défaite étant acceptée, la glorification maximale de quelques comètes marronnes figurait le refus ; et surtout: autorisait démission. C'était la seule grandeur possible, l'unique résistance recevable – d'autant plus recevable qu'elle avait plus ou moins échoué. Quant au reste, il se voyait abandonné aux bassesses illisibles ; Quoi, de l'héroïsme parmi ce troupeaux d'esclaves ? Quoi, de la résistance ? Quoi, une grandeur dans cette misère ?... Ô Muses, fuyons de là... à ces écrivains, il ne restait de solution que les exemples du Centre dominateur vers lequel ils étaient aspirés. Ils s'y abandonnaient avec béatitude ou chargés des fausses armes d'une mimétique contestation⁸.

Chamoiseau dénonce les doudouistes qui chantent l'héroïsme d'un petit nombre de rebelles noirs renvoyant au néant de la non-représentation la misère du reste de la population dominé, muet, donc illisible. Leur écriture constitue pour lui un copiage direct de la littérature épique gréco-latine. Elle implique aussi l'imposition sur soi d'une structure étrangère de représentation, d'autant plus réductrice que la répression violente des Spartacus par le Centre et la défaite des revendications des esclaves épuisait le répertoire narratif de l'histoire des relations entre les Noirs et les Blancs. Cette imposition sur soi du modèle héroïque occidental avait le mérite supplémentaire d'apprendre aux esclaves les dures conséquences de la révolte et de préserver ainsi l'emprise de la domination blanche intacte. On peut à juste titre comparer les poètes doudouistes avec Montaigne, qui dans son essai *Sur les Cannibales* chantait la pureté paradisiaque des Indiens et l'opposait à la violence des Occidentaux. Plus chrétiens par leurs moeurs impeccables que leurs agresseurs européens, les Indiens, au dire de Montaigne, se prêtaient parfaitement à la conversion catholique car en réalité, sans le savoir, ils étaient profondément chrétiens. Il reste à préciser si les Indiens avaient jamais été conscients de leur pureté paradisiaque et de leur ressemblance à Adam et Ève, nos premiers parents bibliques, d'avant la chute. La procédure de Montaigne consiste donc à projeter ses propres structures de représentation, basées sur la mythologie judéo-chrétienne, sur l'Autre, qui ainsi devient le Même. Cette procédure dévoile une simple vérité : parlant de l'autre, on parle toujours de soi. Et inversement, car selon Kant la vérité de l'objet est toujours la vérité du sujet. Passer son expérience du dominé par le filtre occidental rend la reconquête de soi impossible. Cette sorte de mimétisme inconscient donne au dominé le faux sentiment de l'existence, l'illusion d'une authenticité retrouvée :

⁸ P. Chamoiseau, op. cit., p. 54.

L'héroïsme, la résistance, l'élucidation de soi que les écrivains-doudous tentaient à leur manière devaient se concrétiser comme ce vaisseau fantôme : reflets volés à la lumière du centre et que l'on impressionne minutieusement en soi afin d'accéder aux illusions d'une existence⁹.

Chamoiseau, partisan de la fluidité identitaire héraclitéenne, se révolte également contre la Négritude. Il la dénonce comme un simple avatar du modèle occidental du Centre. La recherche de la pureté noire mythique, perdue depuis longtemps, la reconstitution de l'essence africaine primordiale et pour ainsi dire génétique est pour lui une nouvelle tentative d'imitation, une nouvelle tentation de fétichiser l'universel qui exclut la différence. Opposer l'essence noire des esclaves à l'essence blanche des vainqueurs, « chercher une essence-fossile apte à donner du sens aux accélérations tourbillonnantes dans lesquelles Christophe Colomb avait poussé le monde »¹⁰, s'immobiliser dans son Avant purement hypothétique, dans son Ancien et dans sa Pureté, voilà les dangers que comporte la Négritude au dire de Chamoiseau. Or la guerre des deux essences, l'une et l'autre pétrifiées dans leurs exclusivités respectives noire ou blanche et dans leurs prétentions à signifier l'universel, la guerre mortelle entre le dominant et le dominé dans un monde qui évolue perpétuellement n'a rien à faire avec la dialectique du conflit héraclitéen, si chère à Chamoiseau. Son idéal réside plutôt dans ce que Glissant appelle le Tout-Monde. Son écriture est à la recherche de l'Autre sans renoncer à soi, il opte pour l'irruption d'une conscience polymorphe dans la langue, pour la circulation chaotique des signes, hors recette, sans système, étrangère à toute mécanique et ouverte à une gourmandise qui dépasse le seul espace des langues dans lequel se joue la tradition soi-disant universelle. À l'instar de Carlo Emilio Gadda, Chamoiseau à « l'immortelle monolingue trébuchante toujours » oppose « le chatolement inmesurable de toutes langues et dialectes, en langage qui s'envole aux éveils de chaque mot, se méfiant des achèvement »¹¹. Car cette méfiance envers les achèvements signifie pour Chamoiseau la vie. La vie plurielle, fruit de l'écriture archipélique de Glissant :

Contre la prison des systèmes et des identités, sois fragile, ambigu, incertain, intuitif : archipélique ; germe en toi et verse dans l'autre ; campe en toi, consens à l'autre ; (...) cela élève l'Écriture aux tensions bienheureuses vers le Tout-Monde. Gibier, hèle donc toutes les langues pour deviner cet impossible¹².

Fragile, ambigu, incertain, intuitif, archipélique en bref, voilà les mots enchanteurs de l'impossible. La défaite de l'universel mène à la métaphysique hétéroclite du Tout-Monde et de ses tensions bienheureuses. Ainsi Chamoiseau rejoint l'imaginaire de Spinoza qui recherchait l'Absolu, essence unique englobant toutes les catégories et tous les attributs concevables. *Non multum sed multa* : voilà le crédo de Spinoza. Le crédo dont Chamoiseau fait le sien.

⁹ Ibidem, p. 55.

¹⁰ Ibidem, p. 81.

¹¹ Ibidem, p. 89.

¹² Ibidem, pp. 73-74.